



JE T'AI CHERCHE

Camille Clautour



A Ludo,
A Marie.

Elle regardait l'eau d'une rivière qu'elle n'avait jamais vue auparavant. Une légère brise d'automne faisait danser les feuilles mortes qui s'étaient détachées de leurs arbres. Un petit garçon essayait de les attraper en riant, il disait à sa mère que c'était des papillons. Elle était accoudée à la rambarde d'un petit pont et contemplait son reflet dans la rivière. Puis soudain, un cri, une sensation de vertige et la fraîcheur de l'eau au contact de sa peau. Elle se noyait, suffoquait, gagnée par la panique, en suppliant l'homme qui venait de la pousser de lui tendre la main, de l'aider à regagner la rive.

Paris, 16 juillet 2015

Marie se réveilla en sursaut et alluma sa lampe de chevet. Le réveil affichait deux heures du matin. Toujours le même cauchemar. A son grand désespoir, ni les psychologues, ni même les spécialistes des troubles du sommeil n'étaient parvenus à trouver une explication. Presque chaque nuit elle contemplait sa propre mort, elle voyait le visage de cet homme qui lui paraissait pourtant familier, sans qu'elle n'arrive à en déterminer l'identité.

Franck, son mari n'était toujours pas rentré. C'était devenu une habitude chez lui depuis que les cauchemars de Marie avaient commencés. Il passait son temps à traîner chez des collègues de travail célibataires ou divorcés, ou à boire jusqu'à en être ivre mort dans les bars du quartier où ils vivaient. Le couple ne se voyait pratiquement plus et ils ne s'adressaient la parole que pour régler des factures ou décider de qui s'occupait des courses. Franck lui en voulait d'avoir autant changée. En quatre ans, elle était devenue l'opposée de la femme qu'il avait épousée et qu'il aimait. Elle ne riait plus quand il la prenait dans ses bras par surprise, en arrivant

discrètement derrière elle, et les mots de tendresse à son égard semblaient avoir disparus de son vocabulaire. Elle le regardait d'un air sombre comme une mère regarde son enfant quand il a fait une bêtise. Oui, c'était exactement ce qu'il ressentait : elle était la mère et lui l'enfant ; il l'aimait tout en la craignant. Seulement, il avait beau chercher, il ne comprenait vraiment pas pourquoi elle se comportait comme cela avec lui. Il ne lui avait jamais manqué d'amour ni de fidélité et malgré l'amertume qui s'était installée dans leur couple progressivement, il n'avait jamais songé à la quitter. Franck gardait encore espoir que tout redevienne comme avant. Seulement, en quatre ans, les choses ne faisaient qu'empirer et il se sentait impuissant face aux cauchemars de Marie. Ces angoisses que tous deux pensaient n'être que passagères n'avaient finalement fait que s'amplifier.

Marie se leva furieuse. Sachant qu'elle n'arriverait pas à se rendormir, étant donné l'état de stress dans lequel elle se trouvait, elle descendit dans le salon et s'installa devant la télé. Le fond sonore l'aida à se calmer et elle retrouva finalement le sommeil. Franck rentra juste après qu'elle ne se soit endormi. Il s'arrêta pour la regarder et secoua la tête :

- Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça, dit-il l'air désespéré.

Il monta à l'étage, et, enivré par l'alcool, s'endormit sans se déshabiller.

*

Un bruit sourd accompagné du tremblement de la table à laquelle elle était appuyée fit sursauter Marie. Jeanne, sa collègue de travail se tenait devant elle le poing fermé, un regard de braise.

- Qu'est-ce que tu fous putain ! Ça fait vingt minutes que tu es partie en pause. Ton rendez-vous t'attend et la chef te cherche partout avec son regard de rottweiler prêt à passer à l'attaque !

Sortant de sa rêverie, Marie se rendit compte qu'elle n'avait pas bu son café qu'elle avala d'une traite. Elle travaillait dans une banque dans un quartier chic de Paris en tant que conseillère clientèle. Bien qu'elle n'arrive pas à penser à autre chose que son cauchemar récurrent, elle se leva pour aller accueillir ses clients. Dans le petit hall qui reliait la salle de pause aux bureaux, elle croisa sa supérieure, qui lui dit tout en poursuivant sa route :

- Marie il faut que je vous voie. Passez à mon bureau demain après la pause déjeuner.

Ça n'était pas bon signe, et pour en rajouter, les clients qu'elle recevait n'étaient, comme sa chef, pas beaucoup

plus aimables que des rottweilers. La journée allait être longue...

Pendant leur pause, Marie et Jeanne sortirent déjeuner au bistrot du coin comme à leur habitude. Bien que la présentation des assiettes ne paye pas de mine, on y mangeait bien et bon marché et les serveurs étaient sympas, ce qui leur changeait de la majorité des clients de la banque.

Jeanne se pencha en avant pour être plus près de Marie et se mit à lui parler sur le ton de la confidence :

- Ecoute, je vois bien que ça ne va pas ma belle. Je ne sais pas ce qu'il se passe et je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais Paul voit de plus en plus ton mari au bar et d'après ce qu'il dit, il ne passe pas juste pour boire un verre ou discuter un peu. Je ne sais pas si c'est un problème dans votre couple qui vous met dans cet état là tous les deux mais te voir complètement à côté de tes pompes au boulot et savoir que ton mari sort boire tous les soirs, je me suis dit qu'il fallait que je te parle. Tu es mon amie, tu peux compter sur moi et te confier, je ferai tout ce que je peux pour t'aider.

Marie reconnaissait bien là sa collègue et amie. Toujours à partir dans un monologue en parlant si vite qu'elle devait se concentrer pour suivre quand elle abordait un sujet délicat. Elle avait cette manie avec n'importe qui, que ce soit les clients, le rottweiler en chef ou ses amis.

Consciente que Jeanne attendait qu'elle ne lui réponde, elle but une gorgée d'eau, le temps de réfléchir à ce qu'elle allait lui dire :

- C'est gentil de t'inquiéter pour moi et ça me touche que tu prennes le courage de m'en parler mais je t'assure que ça va. Paul et toi êtes des amis et même si c'est vrai qu'avec Franck nous sommes dans une mauvaise période, il ne faut pas vous faire de souci pour nous.

Marie adorait Jeanne, mais elle n'était pas prête à lui faire part de ses angoisses nocturnes au risque de passer pour une demeurée. Elle réalisa soudain que si elle était capable de garder ça pour elle, ce n'était peut-être pas le cas de Franck. Serait-il capable de se livrer à la confiance avec un coup de trop dans le nez ? Elle frémit à cette idée. Quelle image leurs amis auraient-ils d'elle ? Elle lui parlerait ce soir et lui suggérerait d'aller cuver dans un autre bar que celui de Paul.

*

Le lendemain matin, Marie avait rendez-vous avec sa supérieure. En attendant nerveusement la fin de la conversation téléphonique collée derrière la porte du bureau, elle s'imagina un gros rottweiler avec des lunettes assis en train de pivoter sur son fauteuil. Cette pensée lui permit de déstresser un peu. Lorsqu'elle entendit raccrocher, elle frappa discrètement à la porte

et Madame Rosse lui demanda d'entrer. C'était une femme qui paraissait une quarantaine d'années, bien qu'aucun des employés de la banque n'ait jamais su son âge exact. Elle n'était pas très grande et portait toujours pour venir travailler des escarpins à talons vertigineux qui allaient à merveille avec son look de « vieille cougar » comme le disaient souvent Marie et Jeanne. C'était déjà la directrice de l'agence quand Marie avait embauché mais même avec le temps, elle l'impressionnait toujours autant.

- Asseyez-vous Marie.

Madame Rosse prit une inspiration tout en posant ses lunettes de vue devant elle. Ça n'était pas bon signe...

- Je vais être franche avec vous. Depuis quelques temps, j'ai l'impression que vous n'êtes plus à votre travail. Je vous ai toujours connue soucieuse de bien faire, d'être la plus performante mais je sens que quelque chose ne va pas depuis quelques mois. J'entends parfois des clients se plaindre de votre accueil à peine sortis de votre bureau et vos objectifs de résultats sont à la baisse, sans parler des pauses interminables que vous prenez.

Marie se sentait au fur et à mesure des paroles de plus en plus mal à l'aise. Elle s'attendait à un remontage de bretelles, mais ne pensait pas que toutes ses paroles négatives sur son travail l'affecteraient autant.

Déstabilisée, elle essaya de prendre un air décontracté, bien que sentant ses joues virer au rouge.

- Je m'excuse Madame Rosse. Je dois avouer que je me sens un peu fatiguée ces derniers temps, comme ça peut arriver à tout le monde. Mais je vous assure que ça va aller.

- Ecoutez, je ne vous trouve pas convaincue par ce que vous dites. Si vous voulez un conseil, prenez des congés, ou aller voir un médecin pour vous faire arrêter quelques jours. Cela vous fera du bien de faire une pause et vous pourrez repartir sur de bonnes bases. Sinon, si vous restez et que vous n'arrivez pas à remonter la pente, je me verrai contrainte d'en avvertir le directeur général, et ce n'est pas ce que nous souhaitons ni vous ni moi n'est-ce pas ?

- Je vais y réfléchir. J'ai un rendez-vous qui m'attend, puis je sortir ?

- Je vous en prie.

A peine à l'extérieur du bureau, Marie fondit en larmes et courut se cacher dans les toilettes quelques minutes pour se reprendre.

- Non mais pour qui elle se prend cette conne, je vais lui montrer, moi si je ne vais pas remonter la pente !

Etant passée en deux minutes de l'état de tristesse à celui de la colère, Marie essuya ses larmes, se passa un

peu d'eau fraîche sur le visage et ressortit pour assurer ses rendez-vous.

*

Dinan, 19 juillet 2015

- Bonjour ma chérie, je m'inquiétais de ne pas avoir de tes nouvelles. Comment vas-tu ?

Le père de Marie habitait dans le centre de Dinan, dans les côtes d'Armor. Il n'avait jamais voulu quitter sa ville, où il s'était installé avec sa femme et leur fille il y avait déjà vingt-cinq ans. Même si le départ de Marie du foyer familial à sa majorité avait été une épreuve pour lui, il n'avait jamais voulu se séparer de l'endroit où il avait vécu ses plus beaux souvenirs. La maison était bien trop grande pour un seul homme, et quand il rentrait du travail, Martial mangeait dans le salon devant la télé, prenait une douche puis allait se coucher. Les trois autres chambres de l'étage, le bureau et la pièce du spa ne servaient jamais. Le parc d'un demi-hectare arboré de vieux arbres fruitiers était entretenu par le jardinier. Aux beaux jours, il était splendide et Martial aimait y cueillir des fleurs qu'il emmenait ensuite sur la tombe de sa femme. Depuis, que Marie vivait à Paris, il la voyait rarement ; elle lui avait confié alors qu'il lui reprochait de ne pas lui rendre plus souvent visite, que la maison lui rappelait trop sa mère, décédée dans un accident de

voiture quand elle avait dix ans. Néanmoins, Marie avait pris l'habitude de l'appeler une fois par semaine, souvent le dimanche soir, pour prendre de ses nouvelles et lui raconter des anecdotes amusantes sur ses clients de la banque.

- Bonjour Papa. Je suis contente de t'entendre. Excuse-moi de ne pas t'avoir appelé, j'ai eu beaucoup de travail ces derniers jours et j'étais un peu surmenée, mais ça va se calmer, j'ai d'ailleurs pris trois semaines de congés pour le mois d'Août.

- Pourquoi ne viendriez-vous pas à la maison avec Franck ? Je ne t'ai pas vu depuis Noël, ça me manque. Je sais que tu préfères ne pas venir à la maison mais je peux m'arranger pour vous réserver un hôtel ou même un appartement à louer pour qu'on se retrouve tous les trois

- Je te remercie de cette proposition papa, mais Franck ne sera pas en vacances, et pour tout te dire je suis fatiguée et j'ai quelques soucis en ce moment. Je pense rester à la maison pour mettre un peu d'ordre à mes idées et me reposer.

- Comme tu voudras. Si tu changes d'avis appelle moi. Je t'embrasse.

- Au revoir papa...

Après avoir raccroché, Martial sentit un sentiment de solitude l'envahir. Sa fille lui manquait. Au fond il se demandait s'il ne ferait pas mieux de déménager pour se rapprocher de Paris, ou au moins de réinvestir ailleurs, dans une maison où Marie viendrait peut être le voir plus souvent. Il s'en voulait une fois de plus de ne pas avoir prolongé la conversation. Il sentait dans la voix de sa fille qu'elle était malheureuse, mais n'osait jamais lui en parler, afin de préserver son intimité, ou plutôt se protégeait-t- il du risque d'être incapable de la reconforter si elle se livrait à lui. Après la mort de sa femme, il avait fait de son mieux pour élever sa fille et la protéger des sentiments de tristesse, de colère et de peur que l'on peut ressentir à la perte d'un être si cher. Il aurait aimé pouvoir lui rendre service, faire en sorte qu'elle soit plus heureuse, mais comment ? Soudain, il lui vint une idée. Il saisit le téléphone et composa le numéro des renseignements téléphoniques.

*

Nouméa, 24 juillet 2015

Katel finissait d'ouvrir le dernier volet de la garderie. Il était six heures quarante-cinq et les premières familles allaient arriver pour déposer leurs enfants. Katel était d'origine bretonne. A vingt-cinq ans, elle s'était mariée avec un militaire rencontré lors d'une soirée chez des

amis communs. Seulement deux mois après leur premier flirt, il lui avait annoncé qu'il était muté pour trois ans en Nouvelle Calédonie et lui avait demandé de l'épouser et de le suivre. Bien qu'ils n'aient jamais vécu ensemble, elle avait accepté sans réfléchir, persuadée qu'il était l'homme de sa vie. Malheureusement, le destin en avait décidé autrement. Ils avaient souhaité avoir un enfant, et après plusieurs échecs avaient passé des examens révélant que Katel avait une malformation génétique ne lui permettant pas d'être mère un jour. Son mari l'avait quitté quelques mois plus tard, lui assurant qu'il l'aimait mais que son besoin d'être père passait au-delà de son amour pour elle. Il n'avait d'ailleurs pas perdu de temps à se remettre en couple et à mettre enceinte sa nouvelle compagne, qu'il avait quitté avant même la naissance de l'enfant. Il avait cherché à reconquérir Katel par tous les moyens, lui assurant qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer et qu'il voulait finir ses jours avec elle. Même si elle l'aimait toujours, Katel avait refusé de céder, sûrement par fierté. Son mari était rentré en métropole après ses trois ans de mission et elle avait décidé de rester. Elle avait gardé des enfants à leur domicile pendant plusieurs années, pour des femmes de militaires qui passaient leurs journées à aller à la plage et, pour la plupart, à flirter avec des hommes plus jeunes qu'elles. Elle avait ensuite décidé de suivre une formation pour ouvrir sa propre halte-garderie. Elle était heureuse comme ça mais n'avait jamais voulu refaire sa vie, par